

Communication de Monsieur Michel Maigret



Séance du 7 juin 2013



Le Père Serge Bonnet. Itinéraire d'un homme de foi et de convictions.

Beaucoup d'entre vous ont, un jour ou l'autre, croisé la route du Père Serge Bonnet, ont écouté un de ses prêches, assisté à une de ses conférences, parcouru un de ses articles, lu un de ses livres et ce n'est donc pas d'un inconnu dont je vais vous parler, même si, depuis quelques années, l'âge et la maladie ont éloigné le Père Bonnet du théâtre du monde.

En évoquant sa vie et en vous invitant à vous engager avec moi sur le chemin qu'il a parcouru, je n'entends pas seulement m'acquitter d'une dette amicale à l'égard d'un homme qui m'a mis le pied à l'étrier dans ma prime jeunesse.

Je veux surtout évoquer une figure d'exception, qui a, à la fois, profondément marqué son époque, transformé la vie de ceux qui ont été ses amis et quelquefois, pour les plus jeunes d'entre eux, ses disciples, et enfin qui a apporté une contribution essentielle à la connaissance de cette Lorraine qui nous est si chère.

Le portrait que je vais tracer devant vous se veut le plus fidèle possible au modèle. Mais, bien évidemment, il m'est personnel. Evoqué par deux de ses amis les plus proches et les plus fidèles, l'ancien ministre François Guillaume ou l'écrivain Daniel Rondeau, Serge Bonnet vous apparaîtrait, c'est certain, sous un jour légèrement différent. Mais j'ai la faiblesse de croire que la vision que nous avons de l'homme et de son œuvre nous est, sur bien des points, commune.

Premières années

Serge Bonnet a vu le jour à Châlons-sur-Marne le 3 août 1924, au sein d'une famille modeste. Son père est né à Sainte-Ménéhould de parents d'origine ardéchoise. Il travaille depuis 1926 comme rédacteur à la Préfecture. Sa mère est issue d'une famille d'agriculteurs de la région.

Le jeune Serge, à l'école et au collège, n'est pas un brillant sujet. « Je n'aimais pas l'école », confessera-t-il plus tard, « et pas davantage le catéchisme ». Le curé de sa paroisse, l'abbé Simon, en tire une conclusion rapide, que l'avenir démentira avec éclat : « Il ne fait rien à l'école, il ne fait rien au catéchisme, il ne fera rien dans la vie ! ».

En 1942, Serge Bonnet passe avec succès son premier bac. Mais un drame terrible frappe alors la famille. Son père meurt, rongé par une tuberculose contractée alors qu'il était prisonnier civil en Allemagne durant la Première Guerre mondiale.

En juin 1943, le jeune Serge obtient son deuxième bac et, la même année, s'inscrit à Paris en faculté de droit et en faculté d'histoire. Mais les temps sont durs, et l'étudiant champenois n'assistera pas à une seule heure de cours ! A Châlons, il doit aider sa mère, devenue veuve. Mais surtout, il est désormais, lui aussi, atteint par la maladie : « La vie d'un garçon tuberculeux, à cette époque, n'était pas facile... J'ai vécu alors des années grises et dures. Il fallait, malgré la tuberculose, aller au ravitaillement en vélo, à dix kilomètres de Châlons, deux ou trois fois par semaine ». Cela n'empêche pas le jeune homme de diriger, dans sa ville, une équipe d'urgence qui porte régulièrement secours aux victimes des bombardements.

On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que Serge Bonnet ne mène pas ses études supérieures à leur terme. Il parviendra néanmoins à passer avec succès les examens de ses deux premières années de droit. Surtout, il lit beaucoup, il lit énormément. Les livres tiendront une place essentielle dans sa vie.

Et il se trouve un maître à penser en Jacques Bainville. Comment s'en étonner ? Serge Bonnet a été très marqué par la guerre. « Quelle tristesse, pour un adolescent, d'appartenir à un peuple défait, battu, occupé, opprimé, déporté », avouera-t-il plus tard lors d'une homélie prononcée devant le général Aoun. La découverte des livres de Bainville, notamment de son œuvre maîtresse, *Les conséquences politiques de la paix*, va lui être une révélation et va durablement structurer sa pensée. « J'ai toujours été hanté par les problèmes de la paix et de la guerre, de la nation et des frontières » a-t-il un jour écrit. De là d'ailleurs, chez lui, une constante méfiance à l'égard de l'Allemagne, qui ne s'est jamais démentie. Pour être honnête, il ne faut pas en imputer l'entière responsabilité

à Bainville. Un oncle de Serge Bonnet a en effet fait partie des 112 habitants de Clermont-en-Argonne raflés par les Allemands en juillet 1944 et dont la plupart ne sont pas revenus de déportation.

Et puis, et puis, il y a, un beau jour de 1949, la rencontre avec Dieu.

Serge Bonnet, qui vient d'un univers où l'Eglise était peu présente, « entend l'appel », pour reprendre son expression, en se rendant, le lundi de la Pentecôte, à l'ermitage de Saint-Rouin. Saint-Rouin, c'est au cœur de la forêt d'Argonne, un ermitage et une chapelle, alors presque en ruines, dont la fondation remonte au VII^e siècle. Ce lieu de grâce et de paix, Serge Bonnet le fréquente depuis l'enfance. Il y revient souvent. Saint-Rouin, cela va être, pour Serge Bonnet, « le commencement de tout. »

Quelques semaines plus tard, le jeune homme se rend en pèlerinage à Chartres et sa route croise celle de pères dominicains. « Et c'est ainsi qu'en octobre 1949 », écrira-t-il plus tard, « je me retrouve étendu la face contre terre, les bras en croix (...), pour demander la miséricorde de Dieu et celle de l'Ordre, et pour recevoir l'habit de saint Dominique. »

Après une année de noviciat au couvent de Saint-Jacques, à Paris, Serge Bonnet renoue avec les études, cette fois de philosophie et de théologie, au couvent du Saulchoir, où étaient formés, à l'époque, tous les dominicains de France. Ces années passées au Saulchoir, de 1950 à 1957, vont façonner intellectuellement celui qu'on nommera bientôt *le Père Bonnet*. Elles ont aussi le mérite de le mettre en contact avec d'autres formes de foi que la sienne. L'un de ses premiers livres et parmi les plus attachants, publié en 1963 chez Robert Morel, s'intitule *Le frère aux vaches* et est consacré à un humble bonhomme que le Père Bonnet a beaucoup fréquenté alors qu'il assumait les fonctions de sous-maître des frères convers ; c'est auprès de lui que le Père Bonnet a appris que le chemin qui mène vers Dieu peut certes passer par les églises et les bibliothèques, mais aussi par les étables...

En 1957, à l'issue de sept ans d'études, le Père Bonnet est assigné au couvent des Dominicains de Nancy. Pour parfaire sa formation de prêtre - il a reçu l'ordination sacerdotale en 1955 - il demande, avec deux autres jeunes frères, à aller servir en paroisse. Et voilà notre homme qui se retrouve sur le terrain. Et pas n'importe quel terrain ! Dans le Pays Haut meurthe-et-mosellan, à Villerupt-Cantebonne de 1957 à 1960 puis à Boulogny, dans la Meuse, en 1960-61. Nous sommes là au pays du fer. En terre ouvrière et même en terre communiste. Ce premier contact avec les sidérurgistes et les mineurs du Pays Haut meurthe-et-mosellan et meusien, avec leurs familles, souvent venues d'Italie et de Pologne, parfois du Maghreb, aura une influence considérable sur la suite du parcours du Père Bonnet.

A partir des années 60, le Père Bonnet emprunte un double itinéraire, deux chemins parallèles. Je vais donc évoquer, dans un premier temps son parcours religieux puis, ensuite, son parcours intellectuel, parler du chemin sur lequel s'est engagé le frère prêcheur, puis de la route suivie par le chercheur.

Le parcours religieux

Trois expressions me semblent assez bien traduire la place singulière qu'occupe le Père Bonnet dans le paysage catholique de l'époque.

C'est d'abord un frère prêcheur.

Un dominicain, c'est en effet d'abord et avant tout un frère prêcheur (*ordo fratrum praedicatorum, o.p.*).

Et Serge Bonnet a beaucoup prêché.

Dans l'église de son couvent et en paroisse, bien entendu.

Mais aussi lors de cérémonies plus intimes et familiales: « Serge est toujours là pour baptiser, marier, enterrer. » écrit de lui son ami l'écrivain Daniel Rondeau. « Son sourire, son verbe, sa liberté touchent tous ceux qui l'approchent, sans distinction de classe, de race, de milieu, croyants et incroyants. Il ranime, console, encourage. Les malades et les médecins dans les hôpitaux où il séjourne pour se faire soigner, les curés de campagne en charge de trop de clochers, les vigneronniers qu'il rencontre à Toulon-la-Montagne, le jour de la Saint-Vincent, les ouvriers de la sidérurgie et les énarques du ministère de l'Agriculture... ».

Le Père Bonnet a effectué beaucoup de baptêmes, béni beaucoup de mariages, accompagné beaucoup de défunts. Les sermons et homélies qu'il a prononcés à cette occasion ont profondément marqué ceux à qui ils étaient destinés. C'est peut-être dans ces textes davantage que dans ses livres que l'on trouve l'expression de la foi simple, profonde et rayonnante qui est la sienne.

Frère prêcheur, il l'a été aussi, la renommée venant, à la radio et à la télévision, parcourant la France d'un bout à l'autre, pour assurer de 1976 à 1986 le prêche dominical sur les ondes de France Culture, à 43 reprises, puis à la télévision, dans le cadre du « Jour du Seigneur », de 1974 à 1978, à 16 reprises.

C'est aussi un franc tireur

Peu en harmonie avec l'air du temps, le Père Bonnet définit lui-même son catholicisme comme « une religion de la terre, des forêts, du travail, du village, de la famille. »

Faut-il en conclure pour autant que le Père Bonnet ne concevait la religion qu'au travers de la tradition ? Ce serait se tromper du tout au tout.

S'il a exalté la tradition, ce n'est pas par hostilité aux décisions prises par le Concile Vatican II, mais par réaction à certaines outrances qui ont suivi. Il ne supportait pas, en particulier, le mépris dont furent parfois frappés, à l'époque, ceux que, dans son langage de sociologue, il nommait les « catholiques festifs » : « J'appelle « catholique festif l'homme qui va à l'église pour les grandes fêtes de sa vie familiale (mariage, baptêmes, sépultures dans sa famille) et de sa vie sociale (mariage ou décès d'un voisin ou d'un camarade de travail) et qui pousse les portes de l'église à la Toussaint, à Noël ou à Pâques. ».

« Il m'aurait d'ailleurs été impossible », avoue-t-il, « de m'enfermer dans l'aumônerie d'un petit groupe de surpratiquants, de chrétiens aussi fervents qu'admirables. Il m'a semblé que notre époque étant caractérisée par un déluge d'incrédulité, il était préférable de penser d'avantage à ceux qui se disaient « dehors » qu'à ceux qui se disaient « dedans ».

La communion solennelle, folklore païen ou fête chrétienne ?, qu'il publie en 1969, avec Auguste Cottin, puis, par la suite, les *Prières secrètes des Français d'aujourd'hui* (1976) ou *La cuisine d'Emmaüs* (1979) disent tout son attachement à ces catholiques du « dehors ». Ces livres célèbrent la religion des gens simples, les rites et les traditions qui, je cite le Père Bonnet, « sont le seul trésor des gens qui n'ont rien ».

C'est enfin un bretteur

Cette défense de la religion populaire s'accompagne chez le Père Bonnet, il faut bien l'avouer, d'échanges de plus en plus musclés — il faut se replacer dans le contexte de l'époque — avec une partie du clergé qu'il juge un peu trop soixante-huitarde et marxisante à son goût.

C'est surtout dans un livre qu'il publie aux éditions du Cerf en 1974, *A hue et à dia*, sous titré *Les avatars du cléralisme français sous la V^e République*, qu'il se déchaîne. Il s'attaque avec vigueur, — mais avec quel talent, avec quelle efficacité dans le maniement du verbe ! —, à ceux qui appartiennent à cette catégorie du clergé qu'il appelle lui-même « le clergé socio-culturel » : « quelques centaines de clercs qui déversent leur idéologie sur l'ensemble des fidèles, à travers des instituts, entreprises de recyclages, sessions ambulantes, revues plus ou moins confidentielles, littératures polycopiées, commissions et bureaux... ».

Ce combat, mené avec vigueur dans les livres, mais aussi dans diverses revues et journaux, ne lui vaudra pas que des amis, on s'en doute : dans son propre ordre religieux, dans la hiérarchie catholique et dans une grande partie du

clergé diocésain ; on a peine à imaginer aujourd'hui les réserves voire la franche hostilité que suscitaient alors ses prises de position. La tension atteint un tel point que le Père Bonnet est mis en demeure, en 1978, de quitter le couvent des Dominicains de Nancy. Il trouve refuge alors au presbytère de Morley, dans le sud de la Meuse. Il y mène, loin du monde, sans quitter l'habit, tentation qu'il n'a jamais eue, et tout en demeurant rattaché au couvent de Nancy, une vie de recherche et de prière.

Revenu au couvent de Nancy en 1988, le Père Bonnet, atteint par les premiers symptômes de la maladie d'Alzheimer, est amené en 1993 à quitter définitivement la cellule du Père Lacordaire, fondateur du couvent de Nancy, qu'il occupait depuis son élection comme prieur en 1961.

Il me faut à présent vous parler de l'autre chemin emprunté par Serge Bonnet, celui qui l'a amené à devenir l'un des plus éminents spécialistes de l'histoire du fer et du monde ouvrier en Lorraine.

Le parcours intellectuel

Serge Bonnet a effectué une grande partie de son parcours de chercheur au sein du CNRS où il est entré sans l'avoir vraiment voulu, ni, en tous cas, l'avoir sollicité.

Et c'est à saint Rouin qu'il le doit ! Nous sommes en 1956 et cette année là, Serge Bonnet publie son premier livre, *Histoire de l'ermitage et du pèlerinage de Saint-Rouin*. Depuis qu'y est née, sept ans plus tôt, sa vocation, Serge Bonnet a consacré beaucoup de temps et d'énergie à relever la chapelle de ses ruines. Il mène ce projet avec son ami l'abbé Hannequin, curé des Islettes, et un groupe de jeunes bénévoles, les Compagnons de Saint-Rouin, rassemblés autour de François Jannin et Monique Gauthier. Et bientôt s'élève au cœur de la forêt d'Argonne un nouveau sanctuaire, aux formes contemporaines épurées, qui est aujourd'hui considéré comme un édifice majeur de l'art sacré de la seconde moitié du XXe siècle. L'architecte en est le Père Rayssiguier, qu'il a connu au Saulchoir et qui a déjà construit la chapelle de Vence, décorée par Matisse. C'est dans ces années là également que se confirme le très profond attachement du Père Bonnet pour l'Argonne, qui va se concrétiser en 1957 par la création du Centre d'études argonnais et en 1964 par la parution du premier numéro de la revue *Horizons d'Argonne*.

Mais revenons à son livre consacré à *Saint-Rouin*. Dans cet ouvrage, Serge Bonnet fait non seulement œuvre d'historien, mais explore tous les domaines susceptibles d'aider à la compréhension de son sujet : la géographie, l'économie, la théologie, la littérature ou le folklore. C'est sans doute ce qui lui vaut une

recension élogieuse de Gabriel Le Bras, à qui il a envoyé l'ouvrage, mais surtout une invitation à rencontrer, en 1960, l'équipe de recherche du Groupe de sociologie des religions, qui œuvre au sein du CNRS. Les éminents chercheurs qui constituent cette équipe - Henri Desroche, Emile Poulat, François-André Isambert - ne tardent pas à le coopter. Nommé attaché de recherche au CNRS en 1961, Serge Bonnet va ensuite gravir un à un les échelons de la hiérarchie universitaire : chargé de recherche en 1967, il est nommé maître de recherche en 1972, puis directeur de recherche en 1977 et c'est avec ce grade qu'il mettra fin à sa carrière au CNRS en 1992.

Tous les travaux qu'a mené Serge Bonnet dans le cadre de ses fonctions au sein du CNRS explorent le terreau lorrain et tournent, au fond, autour de trois thèmes :

- la religion
- la politique
- la vie ouvrière

Point d'aboutissement de quatre années passées en terre ouvrière, sa thèse de 3^{ème} cycle, soutenue en 1963, est consacrée aux *Ouvriers migrants quotidiens des usines sidérurgiques de l'agglomération de Longwy*. Serge Bonnet est allé à la rencontre des ouvriers qui ont un pied à l'usine, un pied au village et a enquêté sur leur pratique religieuse, très marquée, évidemment, par cette double appartenance.

Deux ans plus tard, en 1965, il soutient sa thèse d'Etat, *Sociologie politique et religieuse de la Lorraine*, publiée dans la collection « Cahiers de la Fondation nationale des Sciences politiques », chez Armand Colin, qui va devenir une véritable bible pour des générations d'étudiants et de chercheurs. Ce n'est pas le lieu ici de souligner tout ce qu'a de novateur la démarche du Père Bonnet, qui, renonçant à la traditionnelle approche chronologique, s'attache surtout à repérer, à travers les époques, des éléments de permanence propres à la Lorraine.

Deux méritent, selon lui, d'être particulièrement mis en évidence :

- un attachement au sol, un *enracinement*, plus fort qu'ailleurs ;
- une présence forte de la religion dans la vie quotidienne, qui a habitué les Lorrains à l'obéissance à la règle et à la soumission à la hiérarchie.

Voilà pourquoi, explique-t-il, gaullisme et communisme ont trouvé en Lorraine une terre d'élection particulièrement accueillante et y présentent des caractères foncièrement originaux, même si, concède l'auteur en conclusion, « la Lorraine est de moins en moins *une* province et devient tout bonnement *la* province. ». Certes, cet ouvrage fondamental est paru il y a plus d'un demi-

siècle, mais il n'en demeure pas moins que certaines analyses de Serge Bonnet —il faut relire, par exemple, ses pages pénétrantes sur le communisme populaire — apportent un éclairage saisissant sur l'identité profonde de notre région.

Ces travaux universitaires ont amené Serge Bonnet à rassembler une documentation considérable sur la Lorraine du fer, et plus généralement sur le monde ouvrier. Livres, articles, documents d'archives, publiques ou privées, interviews et tracts collectés pendant des années jusqu'à la porte des usines, vont bientôt servir de matériau à une autre des œuvres maîtresses de Serge Bonnet, les quatre tomes de *L'homme du fer*, publiés en 1975, 1977, 1984 et 1985.

Plus de 500 textes, 1750 pages, qui racontent le travail dans les mines et les usines, la vie dans les cités, les joies et les peines, les combats aussi, des mineurs et sidérurgistes lorrains sur plus d'un siècle (1889-1985). La moitié des textes reproduits donne la parole aux ouvriers eux-mêmes. L'autre moitié montre comment ils ont été, au fil des années, jugés par les maîtres de forges, les ingénieurs, les sous-préfets et les commissaires de police, les médecins, les journalistes, les prêtres ou les instituteurs.

Les textes de *L'homme du fer* ne sont pas livrés tels quels au lecteur. Pour chacun d'entre eux, Serge Bonnet rédige une courte introduction replaçant le document dans son contexte et indiquant toutes les leçons que l'on peut tirer de sa lecture.

En 1981, il publie chez Denoël *La ligne rouge des hauts-fourneaux*, consacré aux grandes grèves qui agitèrent le bassin de Longwy en 1905. C'est un récit passionnant, illustré par de nombreuses photographies d'époque, qui complète la lecture de *L'homme du fer*. Le Père Bonnet y dénonce, au passage, ce qu'il appelle « le Saint Sulpice social » et en profite pour régler ses comptes avec les sociologues de sa génération, et dans une moindre mesure les historiens, à qui il reproche d'accorder une importance exagérée aux luttes sociales.

Cela dit, ni *L'homme du fer*, ni *La ligne rouge des hauts-fourneaux* ne sont des livres de combat. Lus, conservés et transmis au sein de nombreuses familles ouvrières lorraines, ils portent témoignage d'une prodigieuse et attachante aventure, à la fois collective et individuelle. Pour les chercheurs —historiens, sociologues, anthropologues— ils constituent un matériau sans équivalent. Depuis les années 90, ceux-ci peuvent d'ailleurs avoir accès à l'ensemble de la documentation rassemblée par le Père Bonnet : elle occupe 213 mètres linéaires aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle !

Je vais devoir arrêter ici mon propos, même s'il est bien des aspects de l'action de Serge Bonnet et de son œuvre que je n'ai pas eu le loisir d'évoquer :

- il est à l'origine de la création des éditions Serpenoise par Marguerite Puhl-Demange, PDG du *Républicain Lorrain*, en 1977; trente-six ans après sa fondation, la Maison continue à jouer un rôle important dans le paysage éditorial lorrain ;
- il est à l'origine, avec François Guillaume et le regretté Daniel Mengotti, du village du livre de Fontenoy-la-Joûte, créé en 1994, fréquenté chaque année par des dizaines de milliers de visiteurs ;
- il me faudrait vous parler aussi de l'intérêt qu'a toujours porté Serge Bonnet à la politique ; il avait fondé, dans les années 70, le Groupe lorrain de Science politique, qui accueillit en son sein des universitaires éminents et de jeunes pousses qui ont, depuis, fait leur chemin ; il entra dans le vif du sujet en acceptant, en 1986, d'intégrer le cabinet de François Guillaume, nommé ministre de l'Agriculture ;
- il faudrait aussi évoquer l'homme de réseaux. Le Père Bonnet a toujours eu, comme on dit, « des amis bien placés » dans le monde politique, la presse (je songe à Georges Suffert), la haute administration, l'industrie. Nombreux ont été ceux qui, à un moment ou à un autre, ont discrètement poussé la porte du couvent de Nancy pour aller quérir avis et conseil, ou simplement échanger des points de vue, dans la cellule qui fut celle du Père Lacordaire ;
- il faudrait enfin rappeler qu'il a été un maître écouté, respecté et admiré par des générations d'étudiants et de chercheurs qui sont venus frapper à sa porte et qui ont toujours été formidablement bien accueillis. Il savait les encourager, les faire travailler et les amener à donner le meilleur d'eux-mêmes.

Quelle chance ont eu tous ceux qui ont travaillé à ses côtés de fréquenter un homme d'une telle qualité d'être, doté d'une culture encyclopédique, à la curiosité toujours en éveil et, ce qui ne gâtait rien, ayant un sens prononcé de l'humour pouvant parfois, par goût de la provocation, aller jusqu'au canular !

Parvenu au terme de cet exposé, quelle conclusion tirer ?

Tout d'abord, que le monde dont nous parle le Père Bonnet dans ses livres appartient à un passé révolu.

En trente ans, la France s'est largement déchristianisée et le clergé, gagné par l'âge, s'est raréfié ; la France est devenue un pays de mission.

Que reste-t-il de la Lorraine des mines et des usines ? Plus un mineur n'exploite le sous-sol lorrain et quelques milliers de sidérurgistes seulement perpétuent le souvenir de la tradition usinière de la région. Installations industrielles et cités ouvrières disparaissent peu à peu du paysage.

Mais le Père Bonnet, outre qu'il nous laisse une œuvre considérable portant témoignage de ce qu'était la Lorraine il y a un demi-siècle, tant du point de vue religieux que politique ou social, nous donne une leçon qui demeure, elle, pleinement d'actualité. Il nous invite à fuir comme la peste le « politiquement correct », « intellectuellement convenable », « le médiatiquement formaté », qui n'ont cessé de gagner du terrain et nous incite à ne pas craindre d'être des francs tireurs de la pensée.

Un dernier mot encore.

Un soir qu'il avait été particulièrement prolixe en société, le Père Bonnet, revenu dans la solitude de sa cellule, m'a tendu un petit papier sur lequel il venait de tracer quelques mots, en m'invitant à le lui redonner lorsque je le jugerais utile.

Il y était écrit : « Père, vous parlez trop. Vous devriez écrire un livre sur le silence. »

Vous voudrez bien me pardonner de n'avoir pas suivi ce sage conseil.



Sources

Serge Bonnet, *Bainvillien et libertaire (notes autobiographiques)*, dact., juin 1997, 26 p.

Serge Bonnet, *Bibliographie 1940-1998*, dact., 1998, 58 p.

Richard Lioger, ed., *Une anthropologie religieuse en Lorraine. Hommage à Serge Bonnet*, Metz, éditions Serpenoise, 2000, 293 p.

Eric Picard, *Le Père Bonnet à Saint-Rouin. Evocation de la restauration de l'ermitage et du pèlerinage de Saint-Rouin*, XXXIe Journées d'études meusiennes, Beaulieu-en-Argonne, 4-5 octobre 2003, Bar-le-duc, SLSAB, 2004, pp 255-264.